

Jean Blaise en dialogue avec Edouard Philippe L'art contemporain pour le territoire, un luxe nécessaire



Compte rendu du 5 à 7 dédié au dialogue entre

Jean Blaise, directeur du « Voyage à Nantes », initiateur de multiples actions artistiques dans le territoire nantais et autour de la Loire, ainsi que dans d'autres lieux comme au Havre,

et **Edouard Philippe**, ancien Premier Ministre, maire du Havre, président de la communauté urbaine du Havre Seine Métropole, initiateur d'« Un été au Havre » dont la première édition en 2017, ainsi que 5 autres, ont été confiées à Jean Blaise.

Débat conçu et animé par

Ariella Masboungi, architecte-urbaniste, Grand prix de l'urbanisme 2016.

ARIELLA MASBOUNGI : « L'art contemporain pour le territoire, un luxe nécessaire », ce titre n'est pas une question mais une affirmation, celle que la culture et l'art sont nécessaires à la ville de demain, sans doute encore davantage à l'ère des crises multiples et alors qu'au dernier jour de la COP, nous sommes confrontés au réchauffement climatique, au problème du logement et à la crise économique. En effet aimer la ville, s'y promener, en être fier, sortir de chez soi, rencontrer l'autre, le différent, l'étranger, sans peur mais en partageant le plaisir de la ville, c'est plus essentiel que jamais à l'heure du repli sur soi, de l'écoanxiété, du rejet des autres.

Nos deux invités ont fait le même pari sur des registres très différents : le premier en tant que maître d'ouvrage et décideur et, le second, également en tant que maître d'ouvrage mais qui met en scène, choisit des artistes et investit les territoires.

Edouard Philippe n'est pas là aujourd'hui en tant qu'ancien Premier Ministre ou homme politique mais en tant que maire du Havre et président de la métropole. En 2017, à l'occasion des 500 ans de la ville, il a souhaité créer – en pleine crise du COVID – l'événement « Un été au Havre ». Il a également investi le sujet du lien entre Le Havre et Paris qui a fait l'objet d'un travail artistique réalisé par Dani Karavan dans la proposition d'Antoine Grumbach et qui rejoint le travail mené par Jean Blaise sur l'Estuaire.

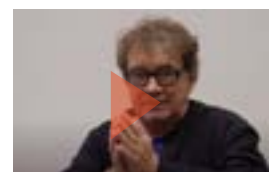
Jean Blaise est un homme de culture qui s'est très vite imposé comme l'un des moteurs principaux de l'action culturelle, dans le territoire nantais au sens large – couvrant Nantes, Saint-Nazaire et l'Estuaire –, il préfère parler de culture plutôt que d'art. Je ne détaillerai par l'ensemble de ses réalisations mais je citerai un objet magnifique, « Le Lieu unique » installé dans les anciennes usines Lu à Nantes : pour inventer ce centre culturel improbable – l'un des premiers tiers-lieu en France qui fait vivre ensemble les Nantais et au-delà – qu'il a réalisé en complicité avec Patrick Bouchain. Il est également le créateur du festival « Les Allumés » et la Ville de Paris lui a confié les « Nuits blanches ». Son plus grand projet n'en demeure pas moins l'« Estuaire » dont il s'est emparé dans son ensemble pour faire en sorte que ses habitants aient le sentiment d'appartenir au même territoire. Ce fut un levier extraordinairement puissant pour ce faire. Exerçant dans d'autres territoires, il a également été directeur artistique des six



[CLIQUER ICI POUR LA VERSION INTÉGRALE](#)



[CLIQUER ICI POUR L'ENTRETIEN AVEC EDOUARD PHILIPPE](#)



[CLIQUER ICI POUR L'ENTRETIEN AVEC JEAN BLAISE](#)

premières éditions d'« Un été au Havre » (2017-2022). Il poursuit ses activités à Nantes où Jean-Marc Ayrault lui avait confié un rôle très important : celui de directeur de l'office du tourisme, « Le Voyage à Nantes ». Depuis et avec la confiance de Johanna Rolland, tous les ans, il organise donc des événements pendant l'été avec, à chaque fois, de nouvelles œuvres pérennes d'art contemporain.

C'est donc pour nous expliquer ce mode d'intervention très contemporain que vous êtes tous deux invités aujourd'hui. Nous avons organisé sur le sujet de nombreux événements, dont un « atelier projet urbain » qui a été la base du livre que j'ai dirigé : *Penser la ville par l'art contemporain**. Un sujet qui prend aujourd'hui une nouvelle dimension puisque l'art fabrique dorénavant la ville et que, dans votre conception, Edouard Philippe, il ne s'adresse plus uniquement aux « sachants » mais à tout le monde, y compris aux habitants qui n'aiment pas l'art contemporain : il s'agit d'être en lien avec un paysage, une histoire, des usages. En ce sens, cette forme d'art se veut sinon « beau » comme l'affirmait Daniel Buren, du moins ludique, émotionnel et accessible à tous dans l'espace public, donc aux non-sachants.

Une chose, malgré tout, demeure inchangée : c'est le lien entre le politique et l'action urbaine, qu'elle soit culturelle, artistique ou spatiale. Comme en témoigne votre collaboration et le travail de Jean Blaise avec Jean-Marc Ayrault puis Johanna Rolland à Nantes et Joël Batteux à Saint-Nazaire, la relation entre le politique et le concepteur est, dans le cas de l'art contemporain, essentielle. Elle requiert un degré de confiance bien supérieur à celui d'un élu vis-à-vis de son urbaniste : si l'élu voit ce que l'urbaniste propose, il n'en est pas de même avec un artiste, souvent est bien plus libre que les concepteurs. Il y a donc une prise de risque considérable puisqu'il est impossible de savoir si les œuvres toucheront ou non la sensibilité populaire. Et ce risque est d'autant plus important que le contexte est moins propice à la prise de décisions : si jusqu'à présent la *politique bashing* touchait plutôt l'échelon national, il touche aujourd'hui – certes, dans une moindre mesure – toujours davantage les élus locaux.

Edouard Philippe comment vous est venue l'idée d'« Un été au Havre » ? Vous êtes, je crois, allé à Nantes où vous avez rencontré Jean Blaise et différents acteurs économiques. Vous êtes-vous inspiré des actions qui y étaient menées et de leurs impacts sur le territoire ?

EDOUARD PHILIPPE : Il y a beaucoup de choses que vous avez dites qui mériteraient qu'on les mette en perspective ou, peut-être, qu'on les conteste. Et, de ce point de vue l'histoire de ma collaboration avec Jean Blaise dit finalement beaucoup. Je vais donc y revenir : je suis devenu maire du Havre en 2010, une ville que certains d'entre vous connaissent et qui, longtemps, a eu mauvaise réputation. Totalement rasée en 1944, la ville du Havre a été reconstruite par Auguste Perret dans un style singulier qui fait aujourd'hui l'unanimité mais qui, hier, était largement décrié. Lorsque j'étais enfant, la ville faisait d'ailleurs l'effet d'un Stalingrad-sur-mer et les Havrais préféraient dire qu'ils venaient de Normandie. Que s'est-il passé ensuite ? Un changement politique impulsé par mon prédécesseur a fait éclore une nouvelle manière d'envisager la ville et de la mettre en mouvement. En outre, le classement au patrimoine mondial de l'Unesco en 2005 confortant, pour la première fois, la fierté des Havrais pour leur ville s'est avéré décisif.

Changer l'image de la ville pour la rendre plus attractive

Le Havre dispose, par ailleurs, d'une longue histoire industrielle et portuaire qu'elle entend préserver : elle investit d'ailleurs énormément pour conserver ce statut mais être une ville industrielle et portuaire ne suffit pas. Il faut également pouvoir offrir des activités de services qui, au Havre, avaient disparu au profit de Nantes, Rouen, Lille ou Paris. Le Havre était donc une ville pauvre et rugueuse où tous les indicateurs sanitaires et sociaux étaient moins bons que la moyenne départementale, laquelle est moins bonne que la moyenne nationale : il fallait donc changer l'image de la ville pour la rendre plus attractive ; ceci pas seulement pour retrouver une fierté, mais pour faire en sorte que les gens viennent au Havre et aient envie de s'y installer. Lorsque j'ai été élu maire du Havre en 2010, j'ai donc appliqué la même stratégie que mon prédécesseur tout en me démarquant par une politique culturelle affichée et ambitieuse. À l'époque, je n'ai pas commencé par l'art mais par la lecture, sans doute parce que je suis plus sensible à la littérature qu'à l'art contemporain et que je me sentais plus à l'aise pour prendre le risque de mettre en place une politique ambitieuse en matière de lecture. En 2012, alors que nous réfléchissions à notre

* Ariella Masbounji (sous la direction de), Frédéric de Gravelaine (auteur), *Penser la ville par l'art contemporain*, Édition de la Villette, mars 2004.

politique culturelle en prévision du 500^e anniversaire de la ville de 2017, nous nous sommes fixés comme objectif de faire venir du monde pour montrer aux Havrais et aux autres que la ville avait changé. Et dans une ville de taille moyenne telle que Le Havre, le monde culturel est souvent marqué par l'entre-soi. Je voulais bousculer cela et j'ai donc demandé à Jean Blaise de venir animer des assises de la culture avec l'ensemble des acteurs culturels locaux. À cette occasion, je me suis rendu compte que Jean Blaise et moi, nous nous connaissions : nous avons déjeuné ensemble 20 ans auparavant alors que j'étais stagiaire et que lui était déjà très connu. En outre, nous avons des amis communs, ce qui aide toujours.

L'art contemporain, une lunette pour regarder la ville autrement

C'est donc à ce moment qu'il a fait naître en moi l'idée d'utiliser l'art contemporain pour amener les gens à regarder la ville. C'était un coup de génie et nous avons organisé cette manifestation pour que, à travers des œuvres d'art et des créations, l'on puisse découvrir Le Havre. L'œuvre devenait une lunette sur la ville permettant à ceux qui la connaissent de la regarder autrement et obligeant ceux qui ne la connaissent pas à la découvrir. Une des choses qui m'ont le plus marqué dans le travail de Jean est son souci permanent de justesse : il fallait trouver la bonne œuvre au bon endroit, ce qui permettait à la fois d'être ambitieux du point de vue de la création culturelle et de s'interroger en posant un nouveau regard sur la ville. C'était intelligent et cela allait dans le sens de mon souhait de transformer la ville en impulsant une nouvelle attractivité. Et, de ce point de vue, vous avez raison : il faut faire confiance et je suis donc parti du principe que je ne rentrerais jamais – quelles que soient les œuvres ou les formes artistiques – dans les questions de programmation.

ARIELLA MASBOUNGI : Aimez-vous l'art contemporain ?

EDOUARD PHILIPPE : Je ne sais pas.

ARIELLA MASBOUNGI : Aimez-vous ce que Jean Blaise a fait au Havre ?

EDOUARD PHILIPPE : Je ne sais pas, j'aime certaines choses, d'autres beaucoup moins mais c'est normal : en littérature, il y a aussi des livres qui m'ennuient alors qu'il s'agit de grande littérature. Ce n'est pas le sujet en réalité : je ne suis pas un connaisseur d'art contemporain et il y a des formes artistiques avec lesquelles je suis beaucoup plus à l'aise mais cela n'a aucune importance. Je ne fais pas la programmation. Nous nous sommes d'ailleurs souvent attiré les foudres du public et c'est très bien. Jean a par exemple mis une énorme statue d'un artiste japonais devant une église et certains trouvaient cela bizarre ou scandaleux : l'art contemporain peut déranger mais cela n'a pas d'importance ; il permet de voir la ville autrement.

ARIELLA MASBOUNGI : Et de la faire aimer ?

EDOUARD PHILIPPE : Évidemment. Ou pas d'ailleurs ! Il oblige simplement à la regarder.

L'art in situ : l'antériorité nantaise

ARIELLA MASBOUNGI : Faisons un détour par Nantes qui a une antériorité. Jean, je me souviens t'avoir demandé si Jean-Marc Ayrault aimait l'art contemporain et je crois qu'il ne l'aimait pas vraiment et qu'il a fini par l'aimer...

JEAN BLAISE : Maintenant il adore l'art contemporain !

ARIELLA MASBOUNGI : Mais au départ pas vraiment et cela me rappelle une anecdote relative à la construction de Beaubourg : lorsque le projet de Richard Rogers et Renzo Piano a été choisi, le Président Pompidou n'aimait pas du tout le bâtiment. Dans une interview, il avait cependant indiqué que, bien que ce ne soit pas sa sensibilité, il faisait confiance au jury international qui l'avait probablement choisi pour de bonnes raisons ! Avant de nous intéresser à « Un été au Havre », je vous propose de regarder quelques images de Nantes.

Lorsque tu as commencé à y travailler, Jean, il n'y avait pas cet engouement pour l'art contemporain mais une appétence très grande pour la culture. La troupe toulousaine Royal de Luxe n'a d'ailleurs jamais reçu un accueil aussi enthousiaste qu'à Nantes. Ce territoire a donc su accueillir des initiatives de très longue date. Peux-tu nous montrer quelques images et nous raconter comment ce processus s'est mis en œuvre ?

JEAN BLAISE : Je veux d'abord remercier Edouard d'avoir évoqué la justesse. Il s'agit de la théorie de Daniel Buren de l'art *in situ*, de l'art en fonction d'un contexte, d'un paysage, d'une perspective ou d'un bâtiment. C'est très important et il l'a tout de suite compris. Ensuite, je voudrais dire avant tout qu'il est impossible de travailler dans l'espace public sans le politique. Dans les années 1970 – 1980, je travaillais dans les scènes nationales et les directeurs qui souhaitaient garder leur liberté et se prémunir contre la censure ne voulaient pas rencontrer les politiques. L'espace public est très différent : il appartient à tous et nous confronte au jugement du public et c'est cela qui est fantastique ! C'est la raison pour laquelle, avant même de m'intéresser à la ville et à son développement, je me suis intéressé à l'accessibilité. Comment fait-on pour que le plus grand nombre puisse accéder à l'art ? Alors que 9% de la population tout au plus accède aux centres culturels et aux scènes nationales (les bibliothèques sont, elles, beaucoup plus ouvertes), la seule manière de toucher tout le monde – et pas uniquement le plus grand nombre – est d'aller dans l'espace public. Mais comment aller dans l'espace public sans faire de décoration ? Et comment faire pour que les créations pénètrent la ville et la transforment en changeant le regard que nous posons sur elle ?

Lorsque je dirigeais « Le Lieu unique » que nous avons réalisé avec Patrick Bouchain, les maires de Saint-Nazaire, Joël Batteux, et de Nantes, Jean-Marc Ayrault, m'ont demandé d'imaginer un événement à la gloire de cette grande métropole unissant leurs deux villes et témoignant de leur culture commune : ils pensaient à un grand festival et, pour réaliser ce projet de territoire, nous avons déplié une carte. À cette occasion, nous nous sommes rendu compte que ce qui reliait les deux villes était l'estuaire de la Loire et nous avons donc décidé de travailler sur ce territoire. Avec mon équipe, nous avons imaginé une biennale faisant intervenir de grands artistes français et internationaux à qui nous demanderions d'interpréter les différents paysages de cet estuaire. Notre expérience de l'espace public a débuté ainsi. Nous voyons là la Maison de la Loire, une œuvre de Jean-Luc Courcoult particulièrement populaire qui s'apparente à un Magritte en trois dimensions.

À partir de là, nous pouvons cheminer et continuer à interpréter ces paysages : sur le canal de La Martinière qui, autrefois, permettait aux bateaux d'atteindre le port de Nantes et qui, une fois sa construction achevée est devenu obsolète car nous avons appris à draguer la Loire, nous avons invité l'artiste « absurde » Erwin Wurm. Dans ce qui est aujourd'hui un cimetière de bateaux surréaliste, Wurm a imaginé ce bateau tentant de sortir de l'écluse pour rejoindre l'estuaire.

ARIELLA MASBOUNGI : Cette œuvre avait été pensée comme éphémère et, dans ce village, l'adhésion a été tellement grande que les habitants ont demandé à ce qu'elle devienne pérenne ! Cela t'a compliqué la vie car une œuvre éphémère qui doit devenir pérenne, c'est du travail mais c'est très intéressant de voir à quel point ça peut devenir l'identité d'un village.

JEAN BLAISE : Au Havre, le même problème s'est posé et l'œuvre est toujours éphémère : à chaque nouvelle nomination, j'emène le préfet sur l'estuaire pour lui montrer cette œuvre extraordinaire qui, du coup, n'en finit pas de devenir éphémère. À Saint-Brévin-les-Pins, nous avons installé le serpent de Huang Yong Ping : ce grand artiste chinois, décédé il y a peu, a imaginé, à la sortie de l'estuaire, ce gigantesque serpent venu de la mer de Chine. Il a perdu sa peau mais n'en est pas moins vivant car les marées s'exercent sur lui. Ce reptile dans le prolongement du pont de Saint-Nazaire, pensé pour entrer en résonance avec lui, est un bel exemple d'œuvre réussie dans l'espace public : il s'agit d'une pièce *in situ* qui dialogue avec le paysage et le dérange.

Plus loin, la *Suite de triangles* de Felice Varini s'égrène dans le port de Saint-Nazaire : ces figures géométriques intriguent car on se demande ce qu'elles font là mais, une fois sur le toit de la base sous-marine, l'anamorphose se déploie et le tour de magie s'opère.

Ces œuvres requièrent un énorme travail préparatoire qui, ici, saute aux yeux : les triangles sont disposés sur les bâtiments d'entreprises différentes et il faut donc aller les voir une par une pour les convaincre du bienfait de cette installation. Il s'agit là d'un énorme travail d'approche et, au bout du compte, ces entreprises subventionnent même les œuvres. À Saint-Nazaire encore, *Le pied, le pull-over et le système digestif* de Daniel Dewar et Grégory Gicquel est un bel exemple de représentation d'une personne. Le système digestif a eu du mal à passer mais avec le temps, il a fini par s'imposer et cette œuvre est aujourd'hui acceptée avec humour par de nombreux visiteurs.



Jean-Luc Courcoult, *La maison dans la Loire*, Couëron, 2013.



Erwin Wurm, *Misconceivable*, Canal de la Martinière, Le Pellerin, 2007.



Huang Yong Ping, *Serpent d'océan*, Saint-Brévin-les-Pins, 2012.



Felice Varini, *Suite de triangles*, Saint-Nazaire, 2007.



Daniel Dewar et Grégory Gicquel, *Le pied, le pull-over et le système digestif*, Saint-Nazaire, 2021.

Des « Allumés » au « Voyage à Nantes » puis aux manifestations estivales : un pas de côté en faveur de la créativité

JEAN BLAISE : Il est intéressant de comprendre pourquoi « Le Voyage à Nantes » a été créé. Lors de l'élection de Jean-Marc Ayrault à Nantes, en 1989, la ville était dans un état lamentable, venant de perdre les chantiers navals qui étaient auparavant l'identité de la ville et un pont transbordeur qui faisait autrefois office de magnifique porte sur la ville. En outre, l'usine Lu avec son emblématique Petit Beurre connu dans le monde entier avait également disparu et Nantes, comme Le Havre, s'était également fait bombardier en 1943.

EDOUARD PHILIPPE : Beaucoup moins !

JEAN BLAISE : Oui, beaucoup moins mais la ville partiellement effondrée a été mal reconstruite : elle est « embarrassée », contrairement au Havre qui bénéficie d'un dessin absolument magnifique. En attendant la reconstruction de la ville -un chantier de trente ans-, Jean-Marc Ayrault mise sur la culture pour lui redonner des couleurs. En 1989, nous faisons donc venir Royal de Luxe de Toulouse et créons « Les Allumés » : ce festival pour noctambules se déployant de six heures du soir à six heures du matin pendant six nuits convoque des artistes d'avant-garde venus de grandes métropoles (Barcelone, Buenos Aires, Leningrad...). En outre, sur la friche de l'usine Lu, nous créons « Le Lieu unique » que nous imaginons d'abord comme un lieu de vie avec son grand bar ouvert nuit et jour : c'est une nouveauté qui témoigne de l'engagement de la Ville en faveur de la créativité. Ensuite est venu « Estuaire » et nous avons vu arriver les touristes. En 2010 enfin, Jean-Marc Ayrault me demande de créer une structure baptisée « Le Voyage à Nantes » qui rassemble le Château des ducs de Bretagne, les Machines de l'île, le centre d'art contemporain « La Galerie », le Mémorial de l'abolition de l'esclavage et toute la collection « Estuaire » : grâce à l'évènement, le tourisme d'agrément se développe au fil des années.

Nous voyons ici une image de l'édition 2023 avec une immense sculpture de l'artiste chinois Xu Zhen et là, le parcours du « Voyage » matérialisé par une ligne verte sur le trottoir. Cette nouvelle image présente l'une des premières – si ce n'est la première – œuvre d'« Estuaire » de Daniel Buren : ces anneaux sont à la fois une longue vue sur l'estuaire et un rappel du commerce triangulaire ; Nantes étant – avec Le Havre – l'une des premières villes du commerce triangulaire. Et cette photographie de la place historique du Bouffay nous montre la statue de Philippe Ramette *Le Pas de côté* que la nouvelle maire de Nantes, Johanna Rolland, a accepté pour « dire la ville ». Sur le socle est noté, « Eloge du pas de côté » : c'est un véritable message et, pour qu'un politique l'accepte, c'est qu'il a envie de le dire aux Nantais et à tous les visiteurs !

Quand l'art pénètre la ville

Nous voyons là une œuvre de Nathalie Talec devant l'Université, et ici *Jungle intérieure*, une œuvre importante de l'artiste Evor qui constitue un véritable clin d'œil à l'idée de pénétrer la ville : dans l'immeuble où il habite, l'artiste fait descendre de la végétation qui envahit la cour. Il n'a rien demandé à personne et, petit à petit, il a commencé à planter cette terrasse en béton la nuit, à l'abri des regards. J'ai découvert cela et l'ai encouragé à poursuivre pour tout envahir. Évidemment cela passe par une assemblée générale des copropriétaires mais quand l'immeuble mitoyen a découvert cela, ils m'ont invité à leur AG pour faire la même chose : évidemment, j'en ai transpiré de plaisir !

EDOUARD PHILIPPE : L'idée qu'une assemblée générale se mette d'accord, c'est merveilleux !

JEAN BLAISE : C'est incroyable et bien que cela suppose un travail en amont, cela apporte tellement. Et le paysage, comment le voit-on ? Les images qui défilent sont celles des œuvres photographiées mais il faudrait également montrer la photographie de ce que l'on voit de l'œuvre : cette œuvre de Tadashi Kawamata par exemple est évidemment un belvédère permettant d'observer un paysage, celui de l'île de Nantes en train de se faire ; ici une œuvre de Pascal Convert dans le Cimetière de Miséricorde (image en page suivante) ! Les cimetières sont des lieux extraordinaires de replis vers le silence dans la ville et Pascal Convert y a créé des œuvres pérennes. Autre image, l'œuvre de Sanam Khatibi (image en page suivante) sur les bords de la Sèvre : c'est aussi de l'espace public et cette immense statue de femme nue faisant penser à une sorcière avec son serpent dans la main a trouvé sa place même si nous avons beaucoup travaillé avec l'association qui la protège pour la faire accepter.



Xu Zhen, European Thousand-Arms Classical Sculpture, *Le Voyage à Nantes*, 2023.



Daniel Buren et Patrick Bouchain, *Les Anneaux*, Quai des Antilles, Nantes, 2007.



Philippe Ramette, *Éloge du pas de côté*, Place du Bouffay, Nantes, 2018.



Nathalie Talec, *In a silent way*, Halles, Université de Nantes, 2020.



Evor, *Jungle Intérieure*, Passage Bouchaud, Nantes, 2018.

ARIELLA MASBOUNGI : Edouard Philippe, comment ressentez-vous ce que vous avez pu voir à Nantes ?

EDOUARD PHILIPPE : Je suis allé à Nantes une ou deux fois pour voir des œuvres mais mon idée n'était pas de faire la même chose au Havre. D'ailleurs, assez tôt, Jean m'a dit qu'il n'était pas du tout sur cette même idée de parcours : le sujet était d'obliger à regarder la ville différemment et le défi était, à mon sens, plus important au Havre.

Au Havre, l'enjeu primordial de l'échelle

JEAN BLAISE : Ce qui m'a vraiment réjoui c'est de travailler dans cette ville très belle que j'adore et de travailler avec toi, cher Edouard. Le résultat est totalement différent car la ville et ses perspectives elles-mêmes le sont et c'est ce qui m'a intéressé.

EDOUARD PHILIPPE : Au Havre les questions d'échelle constituent un enjeu primordial : dans cette ville très vaste et peu dense, Perret imagine caser 200 000 personnes dans le nouveau centre. Évidemment nous sommes loin d'avoir autant de personnes dans le centre reconstruit et, au contraire, la ville est peu dense avec des espaces publics largement surdimensionnés par rapport aux canons actuels : partout, les places sont immenses avec de grandes avenues sans jamais aucun bouchon ! La ville est très différente de Nantes et il y avait donc un véritable enjeu à en saisir l'échelle. Cette image du quai Southampton qui a justifié la création de Havre est d'ailleurs révélatrice : il s'agit du front sud de la ville avec les magnifiques constructions de Perret. Mais entre 1948 – date où le front Perret commence à être édifié – et 2015-2016, toute la partie comportant du gazon a été occupée par des parkings et des hangars. Face à cet affreux paysage masquant le magnifique front sud, nous nous sommes demandés avec Jean comment repartir d'un quai donnant sur le port et proposer une destination de promenade révélant la beauté de cette ligne de constructions de Perret. Nous avons travaillé avec des architectes formidables qui ont réalisé un aménagement d'une grande sobriété et Jean est venu mettre le bazar avec cette œuvre colorée, massive et monumentale : *La Catène de Containers*. Mais sur un site aussi étendu, tout est question d'échelle et si l'on veut que cela existe, c'est incontestablement ce qu'il fallait faire. C'était à l'origine une œuvre temporaire mais, une fois construite, les habitants se sont immédiatement approprié l'œuvre de Vincent Ganivet : ils l'ont transformée en Tour Eiffel, en nouveau symbole artistique de la ville et nous ont expliqué qu'ils ne souhaitaient pas la voir démolir : nous avons donc percé des fondations pour créer, sur un espace d'une sobriété totale, une œuvre foisonnante et visible.

De l'art sans autre critère de réussite que d'exister

Nouvelle image qui nous emmène à l'extrême est du Havre, avec une œuvre sur la falaise en forme de soucoupe volante proposant un panorama sur la ville dans un des quartiers les plus populaires et excentrés : l'idée était de créer une œuvre qui justifie qu'on aille jusque-là et de montrer qu'« Un été au Havre » ne se bornait pas au centre reconstruit. Malheureusement, nous avons eu un succès relatif : peu de gens y sont allés et l'œuvre a été assez vite abîmée. Pour autant, était-ce écrit ? Non, car presque à cet endroit, nous avons créé le centre Pompidou mobile de Seban : j'avais insisté pour qu'il soit là, dans l'un des endroits les plus durs de la ville et cela avait été un succès extraordinaire.

Ce qu'il faut comprendre c'est que j'ai toujours dit à Jean Blaise que je ne lui fixais aucune espèce de critères en matière de réussite car je n'aurais pas bien su dire lesquels. Il est donc possible de prendre des risques en se disant que si cela fonctionne tant mieux et que, dans le cas contraire, ce n'est pas si grave.

ARIELLA MASBOUNGI : Avez-vous été suivi par votre conseil municipal ?

EDOUARD PHILIPPE : Je n'ai pas de problème avec mon conseil municipal, d'abord parce que j'ai une équipe soudée qui me fait confiance ; ensuite parce qu'en 2014 j'ai été élu au premier tour, ce qui n'avait jamais été le cas d'un maire de droite. Je pensais donc -peut-être à tort- avoir une légitimité politique assez forte. En outre, à chaque fois que j'ai pris des risques en matière culturelle au Havre, je me suis fait engueuler mais les Havrais sont assez enthousiastes et aiment finalement la prise de risque.

JEAN BLAISE : Avec les *Containers* maintenant tu as la CGT avec toi !



Tadashi Kawamata, *Belvédère de l'hermitage*, Butte Sainte-Anne, Nantes, 2019.



Pascal Convert, *Miroirs de temps*, Cimetière de la Miséricorde, Nantes, 2022.



Sanam Khatibi, *Je serais douce*, La Persagotière, Nantes, 2023.



Vincent Ganivet, *Catène des containers*, Quai Southampton, Le Havre, 2017.



Alexandre Moronnoz, *Parabole*, Pré-Fleuri, Le Havre, 2017.

EDOUARD PHILIPPE : ...mais beaucoup plus que tu ne le penses ! Ici, Erwin Wurm qui ne fait pas que des bateaux aux formes bizarres : il a fait cette petite maison intéressante qui constitue l'une des rares œuvres d'« Un été au Havre » ayant été installées à deux endroits différents. Elle a d'abord été avenue Foch et, c'est une des erreurs de Jean Blaise et c'est très bien que nous puissions en parler...

JEAN BLAISE : Ce n'est pas une erreur...

La justesse en ligne de mire

EDOUARD PHILIPPE : Avenue Foch elle n'était pas complètement juste.

JEAN BLAISE : Je ne suis pas d'accord avec toi : ce sont les habitants de l'avenue Foch qui, comme Edouard Philippe, ont décidé que dans cette magnifique avenue une œuvre comme celle-ci n'avait pas sa place !

EDOUARD PHILIPPE : Ils ont râlé et, de façon curieuse, je n'étais pas maire à ce moment-là et elle a trouvé une nouvelle justesse à cet endroit où elle est beaucoup mieux mise en valeur. Nous avons, en effet, entièrement conçu un aménagement, le parc en l'occurrence, au prisme de l'œuvre et elle est très visitée. Deuxième œuvre à avoir déménagé : la grande statue de Fabien Mérelle *Jusqu'au bout du monde*, une œuvre très belle représentant l'artiste et sa fille et qui a d'abord été installée dans un endroit qu'on appelle « le bout du monde » au Havre, au moment où la falaise rentre dans l'eau. L'œuvre en résine y a malheureusement été brûlée par des vandales et nous avons assisté à un très beau mouvement de l'ensemble de la communauté havraise qui a décidé de la refaire en bronze. Nous avons donc lancé une souscription pour créer cette nouvelle version qui a ensuite été stockée dans la cathédrale avant d'être replacée au bout de cette digue, où la encore – question d'échelle-, elle prend toute sa dimension.

Nouvelle œuvre, incontestablement celle que je préfère : ici, le sujet était de savoir si nous avions le droit de construire une œuvre sur la plage compte tenu de la Loi littoral. Évidemment, cette loi concerne les constructions et n'a pas vocation à interdire l'installation d'œuvres d'art près du rivage. Mais est-ce la lettre ou l'esprit de la loi qui compte le plus ? Nous nous sommes décidés à la construire sans rien demander à personne et nous attendons toujours qu'un préfet nous demande de la déconstruire. Si vous pouviez éviter de diffuser cet extrait, cela éviterait de donner des mauvaises idées à certains ! D'autant que cette œuvre merveilleuse est devenue un emblème visuel de la ville.

JEAN BLAISE : Et cette œuvre, il faut la voir aussi du point de vue de l'hôtel de ville, dans la continuité de l'avenue Foch : elle prolonge et augmente la ville et c'est cela qui est magnifique, elle est d'une grande justesse.

EDOUARD PHILIPPE : Oui, nous avons deux sujets en matière d'aménagement : la Loi littoral d'une part mais aussi le cône de vue du classement au patrimoine mondial de cette perspective de l'avenue Foch. Nous avons donc fait attention car si, s'agissant de la Loi littoral, le rapport de force était à notre avantage, installer cette œuvre dans la perspective de l'avenue Foch aurait été un sujet et nous l'avons donc positionnée en limite du cône de vue. En somme, nous avons été Normands, audacieux mais prudents. Ici, nous voyons une œuvre exceptionnelle puisque nous sommes dans la merveilleuse église Saint-Joseph où Jean a eu l'idée baroque d'installer cette œuvre.

JEAN BLAISE : Chiharu Shiota a travaillé sur cet immense cocon qui tombe du clocher jusqu'à l'hôtel et c'est, là encore, d'une justesse incroyable. L'église elle-même est extraordinaire.

EDOUARD PHILIPPE : Il y a, ici encore, un sujet d'échelle et une forme d'audace : cette église accueille des célébrations et nous aurions pu comprendre les réticences du curé de la paroisse puisqu'il ne s'agit pas simplement d'un lieu touristique. Mais nous n'avons jamais eu de problème et c'est à mettre au crédit des Havrais. Voilà une maison futuriste...

JEAN BLAISE : ...dans des jardins magnifiques d'où on voit la ville de façon extraordinaire...

EDOUARD PHILIPPE : ...un ancien fort transformé en jardin.

JEAN BLAISE : Et d'où nous voyons que la ville n'a pas de couleurs si ce ne sont celles de la *Catène de Containers* de Vincent Ganivet. Voici une œuvre d'Henrique Oliveira (image en page suivante), un artiste brésilien : il ne s'agit pas d'un arbre qu'on est allé chercher dans la forêt mais d'une pièce entièrement refabriquée à partir de lamelles collées mais c'est dommage, on ne voit pas la base de l'œuvre.



Erwin Wurm, *Narrow House*, Square Claude Erignac, Le Havre, 2022.



Fabien Mérelle, *Jusqu'au bout du monde*, Digue Agustin Normand, Le Havre, 2018.



Sabina Lang et Daniel Baumann, *UP#3*, La Plage, Le Havre, 2018.



Chiharu Shiota, *Accumulation of Power*, Église Saint-Joseph, Le Havre, 2017.



Craig Barnes, *Futuro House*, Jardins suspendus, Le Havre, 2018.

L'art ou le vertige de la ville

EDOUARD PHILIPPE : Là nous sommes sur le *Volcan*, œuvre architecturale majeure construite par Oscar Niemeyer entre 1979 et 1982 et nous avons, là encore, un sujet d'échelle. Ce centre culturel détesté par les Havrais au moment de sa construction – mes grands-parents l'appelaient « le pot de yaourt » ou encore « la centrale nucléaire » – est aujourd'hui unanimement considéré comme une œuvre exceptionnelle. C'est également un merveilleux pied-de-nez : dans une ville façonnée par le principe de Perret (orthogonal, fenêtres et béton apparent), Niemeyer fait exactement l'inverse (pas d'angles droits, du béton peint en blanc et pas de fenêtres). Il réalise à la fois un théâtre et une bibliothèque dans sa partie basse et Mark Jenkins vient mettre un skateur très bien fait révélant l'échelle et devenant quasiment une blague : les touristes le regardent souvent sans comprendre et on leur dit « vous allez voir, il va descendre ! ». Et Jenkins a une manière bien à lui de jouer avec ces questions d'échelles dans la ville : il avait fait quelque chose de très bizarre en installant une jeune fille sur une balançoire en dessous de la passerelle François Le Chevalier. Cela révélait l'échelle et dans l'immense bassin du commerce, en plein cœur de la ville, jouer avec l'échelle est très intéressant.

JEAN BLAISE : Si tu le permets, j'en profite pour saluer ma collaboratrice Kitty Hartl qui a eu l'idée de faire venir Mark Jenkins.

EDOUARD PHILIPPE : Voilà une œuvre très intéressante, typique de la manière dont on peut jouer avec la trame Perret : ces œuvres sont assez hautes sur les immeubles donc on voit la trame en béton apparent – et là aussi j'ai eu des gens horrifiés appelant le SAMU pour dire que quelqu'un était sur le point de sauter. Cette installation nous fait regarder la ville autrement puisque cet immeuble est caractérisé par une très grande uniformité : l'un des charmes de l'architecture Perret est d'ailleurs d'être à la fois semblable et toujours différente dans les détails comme la couleur du béton, les colonnes...

JEAN BLAISE : ...et cette œuvre de Stephan Balkhenol dit également le vertige de la ville.

Aménager au prisme de l'œuvre

EDOUARD PHILIPPE : Absolument. Nouvelle œuvre qui, l'année prochaine, ne sera plus comme ça : c'est un exemple d'aménagement complet intégrant l'œuvre et si l'œuvre va demeurer nous allons en revanche transformer cela en jardin pour révéler un des trois bâtiments ayant survécu au bombardement dans le centre-ville.

ARIELLA MASBOUNGI : Les œuvres sont pérennes ?

EDOUARD PHILIPPE : Pas toutes. Notre objectif est de garder une ou deux œuvres par an pour constituer une collection : originellement pensé comme un *one shot*, « Un été au Havre » est devenu annuel grâce à une décision extrêmement intelligente prise par le maire qui m'a remplacé lorsque j'ai été nommé Premier Ministre et à qui je rends hommage, d'autant plus que je n'en ai pas profité en 2017 puisque je suis parti à Matignon. Désormais, l'événement se répète chaque année et représente un budget global de 3 millions d'euros par an pris en charge par la Ville, la communauté urbaine, les entreprises havraises, la Région très peu et d'autres financeurs. Nous avons pris cette décision au moment où, après six saisons, Jean a passé la main à Gaëlle Charbot. La Ville a repris la propriété de toutes les œuvres acquises définitivement et va les entretenir. C'est une collection unique qui se constitue avec le temps et qui fait en sorte que chaque nouvelle édition est plus intéressante pour le visiteur qui vient pour la première fois.

Des retombées bien supérieures aux investissements

ARIELLA MASBOUNGI : Et vous avez eu des retombées importantes. Jean Blaise nous disait que les retombées sont considérables à Nantes et Saint-Nazaire en termes d'image de la ville, de tourisme mais aussi du point de vue économique.

EDOUARD PHILIPPE : J'ai très tôt dit à Jean que je me fichais de savoir comment évaluer le succès de cette affaire, pensant qu'il n'y avait pas de critères adéquats. Mais Jean m'a répondu qu'il en existait et que nous allions compter les nuitées. L'impact, de fait, a été énorme. Est-ce juste l'impact d'« Un été au Havre » ? Probablement pas mais cela a joué : nous utilisons un indicateur simple consistant à compter le nombre de connections uniques de téléphones portables sur la rue de Paris et le quai de Southampton entre juillet et août. Nous pouvons ainsi savoir si quelqu'un est venu à cet endroit en deux mois et nous



Henrique Oliviera, *Sisyphus Casemate*, Jardins suspendus, Le Havre, 2019.



Mark Jenkins, *Embed Bodies*, Le Volcan, Le Havre, 2022.



Stephan Balkhenol, *Apparitions*, rue de Paris, Le Havre, 2019.



Stephan Balkhenol, *Monsieur*, Place du Vieux Marché, Le Havre, 2020.

sommes désormais à un million de visiteurs sur cet axe ! Enfant, j'ai connu une époque où, au Havre, les hôtels étaient pleins la semaine, vides le week-end et fermés l'été. Aujourd'hui le taux de remplissage des hôtels l'été au Havre est supérieur au taux de remplissage l'été à Toulouse et nous ouvrons un ou deux hôtels par an ! Les gens viennent donc voir une ville dont ils ont entendu parler et qui les surprend : il y a donc un impact évident, mesurable et démontrable en termes de fréquentation. Et nous constatons également des retombées positives en termes d'image, de fierté et d'identité. Aujourd'hui, Le Havre n'est plus seulement la ville d'Auguste Perret et des impressionnistes : c'est aussi la ville d'« Un été au Havre » et de l'art contemporain.

ARIELLA MASBOUNGI : Et cela touche seulement la ville ou également la communauté urbaine ?

EDOUARD PHILIPPE : Peut-être qu'un jour nous ferons cela à l'échelle de la communauté urbaine mais, pour l'instant, les œuvres sont réalisées uniquement au Havre. Nous nous sommes beaucoup interrogés sur le périmètre de cette opération et si, au début nous nous sommes concentrés sur la ville reconstruite et le centre-ville, avec Gaëlle Charbot qui fait aujourd'hui la programmation, nous élargissons un peu tout en restant au Havre et sans pouvoir traiter toute la ville.

ARIELLA MASBOUNGI : Jean, il y a également eu des retombées très importantes sur la métropole nantaise. L'avez-vous évalué ?

JEAN BLAISE : Oui, il y a quinze ans le tourisme d'agrément n'existait pas ou très peu à Nantes. La ville était vide l'été et nous avons aujourd'hui une augmentation de 100% du tourisme d'agrément. Là aussi, ce n'est peut-être pas uniquement « Voyage à Nantes » car la ville se transforme énormément mais Nantes s'est imposée comme une ville culturelle dans l'esprit des Français. Nous nous sommes par ailleurs toujours attachés à démontrer que cela rapportait plus que cela ne coûtait.

ARIELLA MASBOUNGI : Il y a des investisseurs qui viennent, il n'y a pas que le tourisme !

JEAN BLAISE : Oui l'image créative de la ville transforme tout et aujourd'hui au Conseil métropolitain il n'y a pas d'opposition pour voter la subvention de « Voyage à Nantes ».

EDOUARD PHILIPPE : C'est la même chose au Havre et je me réjouis également du nombre croissant de grandes et petites entreprises havraises qui participent au financement. Nous avons chaque année entre 70 et 80 entreprises qui payent 5 000 ou 10 000 euros alors qu'elles n'ont rien à y gagner ! Elles ont compris que quelque chose d'important se jouait et cette appropriation compte.

Dialogue avec le public

Question 1 : Le Havre avait-il besoin de changer d'image ? La reconstruction de Perret est magnifique.

EDOUARD PHILIPPE : Je préfère quand c'est vous qui le dites. Je ne trouve pas l'architecture de Perret monotone ou monochrome, ceci pour une raison très simple : lorsqu'il conçoit son béton qui prend incroyablement bien la lumière, Perret a un coup de génie, ceci d'autant plus avec une lumière d'estuaire permettant au béton de changer littéralement de couleur selon le climat et l'heure.

MICHELLE SUSTRAC, URBANISTE : Vous avez abordé les retombées économiques et le gain d'attractivité, constatez-vous également des retombées sociales dans la manière dont les habitants – y compris de la périphérie – s'emparent de ces œuvres ? Qu'en est-il des jeunes, cela est-il susceptible de transformer leurs parcours ?

EDOUARD PHILIPPE : Je ne sais pas mais je peux vous donner quelques pistes. Chaque année, l'école d'art du Havre, qui a fusionné avec celle de Rouen, organise en son sein un concours pour qu'une œuvre d'un de ses étudiants soit choisie et présentée. C'est le cas systématiquement et cela soutient la comparaison. En outre, j'évoquais la statue *Jusqu'au bout du monde* qui a brûlé : c'est la seule œuvre à avoir été abîmée et l'été nous avons des milliers de visiteurs. Donc l'acceptabilité – y compris des œuvres provocantes – est extrêmement grande. Nous parions enfin sur la culture qui peut être définie comme la rencontre entre un individu et une œuvre : c'est là mon objectif qu'il y ait ou non médiation. Les gens voient, pensent et réfléchissent en rencontrant l'œuvre mais je ne saurais dire ce que cela produit.

ARIELLA MASBOUNGI : Mais est-ce un facteur de cohésion sociale ? Est-ce que cela permet de croiser des populations qui normalement ne se rencontrent pas car c'est un des grands enjeux de la ville ?

EDOUARD PHILIPPE : Je ne sais pas. Cela crée un référentiel commun mais est-ce que cela crée du lien social ? Je n'en suis pas sûr. Cela fait en tout cas émerger une culture commune, une autre manière de regarder la ville.

JEAN BLAISE : Je souhaiterais insister sur la médiation qui me semble importante : aussi bien à Nantes qu'au Havre nous avons tout fait pour que la médiation soit la plus forte et la plus exigeante possible et cela fonctionne. Aux événements du « Voyage à Nantes » nous avons une quarantaine de médiateurs et les gens s'arrêtent et posent des questions sans cesse. C'est de la pédagogie. Et quand les gens sont énervés par une œuvre, si vous discutez avec eux, et leur expliquez d'où vient l'artiste et ce qu'il a voulu faire, il en résulte une capacité d'acceptation accrue.

CHRISTOPHE DAMIAN, ARCHITECTE : Je suis architecte à Paris et je suis également le fils de l'artiste Horia Damian qui, dans les années 1980, a exposé au Musée d'art moderne et au Guggenheim. Je connais donc bien le milieu de l'art et il y a quelque chose qui me gêne dans ce que vous avez présenté, c'est qu'il n'y a pas d'artistes français ou très peu.

EDOUARD PHILIPPE : Il y en a plein !

CHRISTOPHE DAMIAN : Dans ce que vous avez présenté au Havre, il n'y en avait pas et nous avons le même problème en architecture où je constate une grande appétence pour les architectes étrangers.

EDOUARD PHILIPPE : J'aimerais qu'on me pose cette question en ces termes mais ce n'est pas le cas. Au Havre on me dit « il n'y a pas d'artistes Havrais et tout cet argent est donc pour des artistes non Havrais » mais mon sujet n'est pas de dire que les artistes havrais vont créer des œuvres pour les Havrais mais de dire que Le Havre est classé au patrimoine mondial de l'Unesco et que cela dit quelque chose à l'humanité d'une période, d'un projet, d'une reconstruction que je souhaite voir sublimer. Si quelques artistes viennent du Havre c'est très bien, mais qu'ils soient Français, Brésiliens ou Japonais m'importe peu. Je ne fais pas une manifestation cantonale. En outre, Le Havre est le premier port français, soit un lieu d'échange de produits et d'idées. Ce qui m'intéresse c'est que le monde vienne voir et qu'on se fixe un projet qui n'est pas « Les Havrais parlent aux Havrais » ou « les Français parlent aux Havrais » mais bien davantage « l'œuvre juste dans la ville du Havre ». Le fait de savoir qui la produit ne m'intéresse pas. Et les artistes havrais l'ont compris.

JEAN BLAISE : Soyez assuré que nous ne faisons pas venir des artistes étrangers par snobisme. Notre théorie consiste à partir du site, de la perspective, du lieu et à trouver l'artiste qui l'interprétera le mieux : c'est comme cela que nous procédons et nous n'avons peut-être pas toujours raison. Madame Philippe m'a d'ailleurs reproché de ne pas faire venir suffisamment d'artistes femmes mais à aucun moment je ne me suis posé la question de la parité. Aujourd'hui à Paris dans les expositions, ce ne sont que des femmes donc c'est en train de changer mais elles sont là parce qu'elles ont du talent.

ARIELLA MASBOUNGI : Et tous les artistes ne savent pas intervenir dans l'espace urbain, il faut une sensibilité particulière : il y a un rapport au paysage, à l'identité et tous les artistes – aussi doués soient-ils – ne sont pas équipés pour travailler sur l'espace urbain. Il faut, en outre, une très grande connaissance du monde artistique pour arriver à trouver les artistes inspirés par tel ou tel espace, comment procédez-vous ?

JEAN BLAISE : Nous essayons d'avoir cette connaissance. Je ne fais pas la programmation seul, j'ai des équipes et nous pratiquons beaucoup de repérage dans la ville pour trouver les perspectives qui nous semblent dire la ville. Ensuite nous cogitons et décidons d'essayer avec Lang et Baumann par exemple. Nous leur présentons le site et ils nous envoient une esquisse que nous jugeons et, si elle nous paraît juste, nous commençons à travailler dessus.

EDOUARD PHILIPPE : Je vais devoir vous quitter mais je voudrais revenir sur la relation de confiance que j'entretiens avec Jean et maintenant avec Gaëlle Charbot. Elle repose sur une idée à laquelle je crois beaucoup : pour moi Jean n'est pas un artiste, en revanche la programmation fabrique une œuvre de la même manière que les grands collectionneurs créent une œuvre. En six saisons, Jean a créé une œuvre permettant de regarder la ville et je la prends comme telle. J'ai donc confiance et, au fil du temps, la collection a bien sûr accouché d'une nouvelle façon de regarder la ville et de l'aménager. Au bout du compte, une collection d'œuvres d'art dans la ville ne permet plus d'envisager son aménagement, son futur et son réaménagement indépendamment des pièces qui la constituent. La conception des espaces publics, la définition des fonctionnalités à tel ou tel endroit prennent donc en compte les œuvres parce qu'elles comptent, qu'elles sont là, qu'elles organisent des flux et une vision de la ville. Cela participe donc tout autant à la réalisation d'une œuvre qu'à la construction de la ville.

SABINE CHARDONNET, ARCHITECTE-URBANISTE : Je suis allée au Havre il y a quelque mois pour comprendre l'interface du port et, par le plus grand des hasards, sans avoir programmé une recherche de ces œuvres, je suis tombée dessus et il s'est fabriqué quelque chose d'étonnant : c'est un nouveau paysage au Havre. Nous avons un paysage portuaire et Perret très puissant et nous avons monté une marche. Je suis tombée par hasard sur presque toutes les œuvres que vous avez montrées, ce qui signifie qu'il y a eu une relecture intelligente de la ville et que, tout d'un coup, elle a pris une nouvelle dimension.

JEAN BLAISE : Merci, c'est ce qu'on espérait : ce n'est pas de la décoration.

KENZA IRAQI, ARCHITECTE D'INTERIEUR : Comment réussir une intégration dans l'espace public ?

JEAN BLAISE : Il faut trouver le bon espace, la ou le bon artiste et la bonne dimension. Le bon artiste trouve toujours la bonne dimension !

ARIELLA MASBOUNGI : Edouard Philippe a d'ailleurs beaucoup parlé d'échelle...

JEAN BLAISE : Oui, ce qu'on nous voyons au Havre ou à Nantes est très différent et c'est ce qui nous réjouit mon équipe et moi-même. Nantes est une ville torturée, trop diverse qui n'a pas la force de l'architecture du Havre et, de ce fait, les œuvres sont totalement différentes : au Havre elles sont bien plus monumentales ce qui ne veut pas dire qu'elles soient moins justes qu'à Nantes où elles disent aussi la ville. Le Havre apparaît en outre comme une grande ville alors qu'elle est plutôt petite et il est donc plus facile de faire un parcours en un ou deux jours. Ce n'est pas le cas à Nantes.

ARIELLA MASBOUNGI : Et Nantes avait entrepris une action sur l'espace public très ambitieuse de longue date et développé un savoir-faire sur la reconquête du fleuve plus importante qu'au Havre.

JEAN BLAISE : Oui et cet investissement dans la création artistique date de 1989.

LOU NIL : Y a-t-il au Havre une œuvre ayant suscité la participation partielle ou totale des habitants à l'instar de *Jungle intérieure* à Nantes ?

JEAN BLAISE : Pour *Jungle intérieure* je ne sais pas si les habitants ont participé : il y a eu des assemblées générales pour approuver l'intervention de l'artiste dans un espace privé mais une fois que les copropriétaires ont voté, l'artiste a travaillé seul avec notre appui et l'accompagnement du formidable service des espaces verts de la ville de Nantes. Il s'agit d'une œuvre d'artiste et nous n'avons jamais cherché la participation à tout prix : elle n'intervient que dans l'accompagnement de l'œuvre, jamais dans sa réalisation.

JACQUELINE OSTY, PAYSAGISTE : J'aime bien l'idée que l'art permet de lire la ville et de la découvrir. Cela donne un sens profond à cette démarche et ce qui est intéressant est le rapport entre la collection et l'œuvre. Nous parlions d'échelle, cela pose la question de l'accumulation. À quel moment on peut se dire que cela doit se finir ?

JEAN BLAISE : Je pense que cela doit se finir mais l'esprit doit perdurer. Ce que nous avons fait à Nantes en 1989 constitue des étapes différentes : nous avons commencé avec « Les Allumés », un festival qui durait 6 nuits présentant des artistes d'avant-garde venus de grandes villes du monde. À l'occasion de ce festival dont l'édition était consacrée au Caire, nous avons découvert l'usine Lu alors en friche : cela nous a donné l'idée d'y implanter un grand bazar et nous nous sommes dit que nous devons créer une scène nationale dont nous ferions avant tout un lieu de vie. C'est ainsi qu'est né « Le Lieu unique », d'abord comme un lieu de vie et avec cette obsession de toucher le plus grand nombre. Cela n'avait pas grand-chose à voir avec « Les Allumés » ! Ensuite, les maires de Saint-Nazaire et de Nantes nous ont commandé l'évènement « Estuaire » qui, en 2007, a permis de développer le tourisme. Par la suite, avec l'ouverture des Machines, on nous a demandé de continuer à travailler dans l'espace public en nous intéressant au tourisme : je n'y connaissais rien et tout s'est passé de cette façon avec toujours le même esprit, la même envie qui doit sans cesse se renouveler.

ARIELLA MASBOUNGI : Je voulais interroger Eric Bazard qui, après avoir travaillé à Lyon, Marseille et Saint-Etienne, est aménageur à Amiens et qui, lors d'une consultation qu'il avait lancée à Lyon, m'a donné l'envie de travailler sur le lien entre urbanisme et art contemporain. Il préside le Club Ville Aménagement et je voudrais l'interroger sur la manière pour un aménageur de s'intéresser à cette question : qu'est-ce que cela implique et y a-t-il des parentés avec le travail de Jean Blaise à « Voyage à Nantes » ? Car, des appels d'offres aux problèmes juridiques et aux oppositions, la mise en œuvre est complexe...

ERIC BAZARD, PRESIDENT DU CLUB VILLE AMENAGEMENT : Nous sommes des aménageurs donc nous faisons des morceaux de ville et de l'espace public et ce travail sur l'art contemporain oblige à regarder la ville et renvoie à une notion difficile à manipuler : l'identité. Nous vivons dans un territoire avec une

histoire et une géographie qu'il importe de connaître pour faire société. Et quand je dis « identité » je ne dis pas « identitaire » et je note aussi que cela apaise les tensions. Prenons l'exemple d'Amiens, la vraie ville de Jules Verne où il a passé une grande partie de sa vie, été conseiller municipal et écrit l'essentiel de son œuvre. La ville s'est interrogée sur la manière de faire revivre l'esprit de Jules Verne et une mission nous a été confiée : nous avons demandé au dessinateur de BD François Schuiten de travailler sur le sujet et il nous a proposé une première œuvre d'art qui est une projection de gravure sur une fontaine devant la gare. Et, après maintes réflexions, nous avons décidé de créer une œuvre appelée le *Nauti-poulpe*, une statue de bronze de 12 tonnes et de 6 mètres de haut que nous allons mettre en place dans l'une de nos ZAC dans la continuité du centre-ville. Sur cette opération beaucoup de sujets font débat, mais par miracle le *Nauti-poulpe* fait consensus et dieu sait que son coût interrogeait les élus. Alors que nous sommes dans des vies où tout est pensé, calculé, normé sans beaucoup de marge de manœuvre, dans l'aménagement, l'approche de l'art contemporain permet ce pas de côté : avec l'art dans l'espace public, tout reste possible alors que c'est parfois compliqué d'expliquer à un artiste qu'on va le mettre en concurrence...

JEAN BLAISE : Nous mettons en concurrence les entreprises qui construisent l'œuvre quand elle est monumentale, jamais les artistes.

ERIC BAZARD : C'est quelque fois compliqué d'expliquer à un urbaniste que ce n'est pas lui l'artiste et qu'il peut accepter de recevoir une œuvre d'art dans son espace public. Je terminerai par une anecdote qui concerne l'opération sur laquelle nous nous sommes rencontrés : j'ai eu une discussion avec un artiste japonais qui avait développé une œuvre pour un jardin fait par Peter Latz au cœur de la Cité internationale et les services de la ville m'avaient demandé de négocier avec lui le fait qu'on puisse déplacer son œuvre ou l'enlever. J'ai organisé un dîner et il m'a répondu : « c'est Dieu qui m'a inspiré et ce que Dieu a fait, il n'y a que lui qui puisse le défaire ».

JEAN BLAISE : Je suis très intéressé par Jules Vernes et vous avez raison sa ville c'est Amiens mais, en termes de communication, nous faisons tout pour faire croire que c'est Nantes. Pour le reste, cette adhésion est miraculeuse et, sur *Le Pas de côté* à Nantes, elle est évidente. Pourtant, dire à une population « vous allez être remarqués parce que vous n'allez pas être comme les autres » c'est particulier et quand Johana Rolland a accepté qu'on inscrive sur le socle « *Le Pas de côté* » et que, sur la place centrale historique de la ville, on accepte ce jeu de l'art c'est pour moi une victoire extraordinaire. Et que la population finisse par le revendiquer, c'est formidable !

ARIELLA MASBOUNGI : Jean Blaise a beaucoup d'idées sur ce que les élus pourraient faire à Nantes et ne se prive pas de le partager avec eux. Cela va d'ailleurs très au-delà de ce que les gens comprennent de son travail qui se renouvelle en permanence : tu as cette grande sensibilité à l'urbain, au politique (au sens du rapport à l'usager) et au social et tu as cette capacité à te projeter dans l'avenir à partir de l'existant qui est fascinante et qui se renouvelle.

ALINE LUNVEN, GRAND PARIS AMENAGEMENT : Pour rebondir sur ce sujet du renouvellement, en tant qu'aménageur nous intervenons dans des quartiers ou des villes où il y a déjà des œuvres d'art. Elles sont parfois dégradées ou invisibilisées par l'effet du temps : je pense notamment à la cité d'Emile Aillaud à la Grande Borne. À Nantes et au Havre, y a-t-il un budget consacré à la restauration et à l'entretien des œuvres dans le temps ? Et avez-vous des conseils sur la manière de refaire vivre ces œuvres et de les réenchanter car, ici, à la Défense beaucoup les oublient et passent devant sans même les regarder ?

JEAN BLAISE : À la Défense il n'y a pas de cartel devant les œuvres et nous ne savons pas qui les a réalisées, ce que je trouve scandaleux. La question de l'entretien des œuvres est fondamentale. Créer une œuvre dite pérenne pour la laisser dépérir est impensable pour nous et nous avons, dans notre équipe du « Voyage à Nantes », trois personnes dédiées à l'entretien des œuvres qui interviennent elles-mêmes sur les œuvres pérennes ou font intervenir des entreprises. C'est fondamental et à Nantes toutes les œuvres sont donc en très bon état : c'est une question de respect de l'œuvre et de l'artiste. C'est d'ailleurs tout le problème des 1% en France que l'on a créé mais pour lesquels on ne sait plus qui doit les préserver. À Nantes le coût de l'entretien tourne autour du million d'euros par an sans compter les interventions car ce sont des œuvres parfois imposantes. Mais elles jouent également un rôle déterminant dans le territoire. Nous avons par exemple créé des œuvres dans le vignoble notamment un belvédère avec Emmanuel Ritz qui a extraordinairement changé le tourisme : aujourd'hui tout tourne autour de ce belvédère et les vigneronniers y ont créé des guinguettes. Les œuvres créent des rebonds quand, encore une fois, elles sont justes. Et lorsqu'elles sont justes les habitants le sentent.

MARC TROUVIER, PROMOTEUR : Outre mes activités à Paris, je dirige un petit musée et des associations dans le sud de la France où nous pratiquons l'art contemporain dans l'espace public pour révéler et faire dialoguer les habitants et leur patrimoine. En tant qu'association, nous avons du mal à convaincre les collectivités à croire en nous et en notre projet. Quel conseil pourriez-vous nous donner pour arriver à convaincre une collectivité d'investir et de nous faire confiance ?

JEAN BLAISE : J'ai effectué une dizaine de missions et d'études dans des villes de la taille de Nantes et le rapport avec le politique est primordial. Avec Edouard Philippe, il n'y avait aucun problème et il y avait cette passion pour la ville. Avec Jean-Marc Ayrault, c'était pareil même si nous n'étions pas toujours d'accord. Cela n'importe pas, il faut trouver le bon politique capable de laisser cette liberté de créer. Alors que Jean-Marc Ayrault cumulait la présidence du groupe PS à l'Assemblée, et ses mandats de député et de maire, il était très difficile à voir et pour trouver un créneau nous avions coutume de prendre le train avec lui à Paris et nous revenions tout de suite après. Nous avons deux heures pour le convaincre et quand nous avons créée l'œuvre de Van Lieshout devant l'école d'architecture, nous avons trafiqué le 1% avec l'école d'architecture. Dans cette magnifique école de Lacaton et Vassal que j'adore, nous cherchions quel pourrait être le bon artiste et l'un d'entre nous a trouvé le collectif d'Amsterdam Van Lieshout qui fait exactement l'inverse de Lacaton et Vassal. Il nous a proposé une espèce de bulbe dégoulinant dont la porte reprenait l'architecture de Lacaton et Vassal : je l'ai montré à Ayrault lors d'un voyage en train et il était très soucieux à cette époque. Il m'a dit « Tu ne veux pas arrêter de faire l'intéressant » et à la fin du voyage il m'a lancé « Vas-y ! ».

ARIELLA MASBOUNGI : C'est devenu le café de l'école, c'est formidable.

JEAN BLAISE : Oui et c'est cela le rapport avec le politique : cette forme de confiance, d'amitié qui fait qu'ils sentent que vous ne faites pas l'intéressant justement mais que vous avez travaillé. Trouvez le bon élu !

STANISLAS MAHE, ANCIEN SECRETAIRE GENERAL DU CLUB VILLE AMENAGEMENT : certaines œuvres au Havre ont-elles vocation à se déplacer sur du foncier privé ?

JEAN BLAISE : Oui certaines œuvres éphémères ont été installées sur du foncier privé mais cela nécessite une négociation avec les propriétaires. La plupart du temps, nous les installons donc sur du foncier public.

ARIELLA MASBOUNGI : Merci à vous. Le prochain 5 à 7 aura lieu au printemps sur le thème de l'eau avec comme invitée Paola Viganò et sans doute une personnalité du monde écologique qui l'accompagnera.

Compte-rendu établi par Clélia Fortier.